

Actes de la journée d'étude « État des lieux : la recherche en français dans l'Ouest canadien », Université Mount Royal, 12 avril 2019

Ce numéro 6.2 paraît dans un contexte bien lourd, lié à la pandémie de Covid-19. L'équipe de CF assure ses lectrices et lecteurs ayant été touchés de toute sa sympathie. Ce virus ne connaît pas de frontières ni ne se voit cantonné. Tous les secteurs sont concernés, y compris le monde universitaire. Avec la fermeture des institutions universitaires, ce sont des milliers d'événements (journées d'étude, colloques, symposiums, conférences, etc.) qui ont donc été naturellement annulés ou reportés. Ces événements constituent en général l'occasion pour les chercheurs et les étudiants de se rencontrer, d'échanger de vive voix, de "frotter et limer sa cervelle" contre un autrui en chair et en os, des événements jugés essentiels à la pratique du métier d'enseignant-chercheur.

Dans le même temps, ces événements qui font se déplacer des milliers de personnes de par le monde, ajoutent leur lot aux empreintes carbone et écologique de l'être humain. Du fait de la pandémie et du ralentissement de l'activité humaine, on a observé une diminution de la pollution, à laquelle a contribué l'annulation ou le report de nos événements universitaires. Cette baisse repose tant sur le ralentissement des activités liées à l'économie qu'à la quarantaine et au confinement que sur la mort de milliers de personnes. Certains y ont vu un signe, quitte à oublier les victimes et à verser dans l'éco-fascisme. Cette baisse s'avère en fait infime en comparaison avec le niveau de pollution atteint depuis la révolution industrielle et qui remontera une fois la crise sanitaire passée. On a pu noter que des annonces pour des colloques virtuels se sont multipliées ces jours-derniers, ce qui pourra peut-être inciter à la mise en place de nouvelles pratiques universitaires, plus respectueuses de l'environnement.¹

Mais il est cependant regrettable qu'une catastrophe fasse jour pour que occidentaux et occidentalisés prennent (ponctuellement) conscience de l'impact de leurs faits et gestes. D'ailleurs, en prennent-ils tous vraiment la pleine mesure ? Un survol rapide de l'histoire des pandémies au XXe siècle montre que non alors qu'une des antennes du discours valorisant l'histoire repose précisément sur les enseignements à tirer de celle-ci. Serions-nous en présence d'un cas global de dissonance cognitive ? Dans ce système-monde moderne tel que décrit par Immanuel Wallerstein, il n'est pas étonnant d'observer des réflexes, voire des crispations, autoprotecteurs à large échelle qui permettent de ne pas s'interroger sur les causes des catastrophes actuelles en les ignorant ou en les remisant sur les étagères de l'oubli. Soyons clair : la véritable avancée écologique ne pourra se produire qu'une fois le mode de vie capitaliste disparu. Or les discours politiques entendus ici et là ne cessent de prôner le relancement de la fameuse "machine économique". Rappelons que ce virus a affecté la planète entière du fait que notre mode de vie repose sur cette "machine". Pourquoi alors vouloir à tout prix relancer un système nuisible ? Nous entendons déjà les arguments cycliques, pris dans leur rotation machinique, des partisans d'une économie inégalitaire et d'une

¹ Voir à ce sujet l'article de Moira Macdonald dans la revue *Affaire Universitaires*
<https://www.affairesuniversitaires.ca/articles-de-fond/article/lurgence-soudaine-de-tenir-des-conferences-scientifiques-virtuelles/>

idéologie totalisatrice. Il existe cependant d'autres solutions, d'autres perspectives qui ont été soigneusement écartées depuis la mise en place de ce système-monde où s'est développée la colonialité de pouvoir.² Si l'on ne veut pas regarder en arrière, ni s'interroger sur le présent, peut-on au moins essayer d'envisager l'avenir ? La pensée autochtone d'Amérique du Nord inclut nécessairement une vision de l'avenir sur plusieurs générations qui inclut le respect et l'intendance de l'environnement. Nul besoin de pandémie pour cela. Mais un autre rapport au monde. De même qu'il n'y aura pas de retour à la "normale" après la pandémie - comment cela se pourrait-il ? -, il semble impensable que des leçons fortes ne soient pas tirées de cet événement global, ne serait-ce que pour rendre hommage aux victimes de la crise actuelle. Une des premières serait de nous délier de nos façons de penser, de vivre et de faire.³ En ce qui concerne les affaires du monde universitaire, observera-t-on le développement d'un véritable engagement environnemental qui passera entre autres par une nette augmentation des conférences en ligne et l'abandon d'une logique productiviste imposée par des institutions universitaires qui ont plus à voir avec le monde de l'entreprise que celui des savoirs ? Il faut le souhaiter, et ce alors même que ce numéro de CF vise à célébrer la réunion le 12 avril 2019 de collègues oeuvrant dans l'Ouest francophone canadien.

Cette journée se voulait l'occasion festive de rassembler diverses disciplines et perspectives tout en célébrant les efforts des uns et des autres à maintenir une activité scientifique en français dans un contexte minoritaire.⁴ Dix-neuf communications en français furent prononcées ce jour-là à Calgary, rassemblant des intervenants du Manitoba à la Colombie-Britannique. L'idée était de dresser un bilan, de proposer un instantané de ce à quoi pouvait ressembler la recherche en français dans le contexte qui est le nôtre. Mais il s'agissait aussi d'agir politiquement et culturellement : dans une province anglophone comme celle de l'Alberta, si les événements en français sont rares, les événements universitaires francophones le sont encore plus et constituent un rappel d'autant plus fort de l'autre langue officielle de ce pays que l'on nomme Canada. Le français ne sert pas juste à être appris à l'école pour ensuite être utilisée de manière institutionnelle au sein du gouvernement fédéral : c'est une langue de communication et de pensée bien vivante. Cette journée d'étude en fut la preuve. La question se pose dès lors de savoir comment pouvoir maintenir cette présence en contexte minoritaire tout en optant pour une approche intégrant la notion d'intendance environnementale. Mais pour l'heure il convient de revenir sur les

² Voir l'article «“Race” et colonialité du pouvoir» d'Aníbal Quijano dans *Mouvements*, vol. 3, n° 51, 2007, pp. 111 à 118.

³ Voir par exemple les travaux de Walter Mignolo sur la colonialité/décolonialité.

⁴ Contexte minoritaire parfois hostile comme le révèlent deux incidents récemment survenus à Calgary. Le premier concerne un diplômé de l'immersion française qui se voit refuser son ticket de bus en français (les mots "journée adulte" semblent poser problème). Suite à la médiatisation de son histoire, il se voit copieusement insulté et harcelé sur les réseaux sociaux l'invitant à quitter la province, quand ce ne sont pas des menaces de mort (<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1310694/menace-mort-refus-calgary-transit-francais-rob-maciak>). Le deuxième incident concerne cette fois la vandalisation des panneaux de signalisation bilingue dans le quartier de Mission (quartier aux origines francophones) à Calgary (<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1705521/bilinguisme-francophonie-alberta-anti-francophone>)

contributions échangées lors de la journée d'étude qui nous rassemble à nouveau mais sous un format différent.

Quatre champs d'étude ont émergé de cette rencontre : littérature, enseignement du français, langue et questions identitaires, culture audiovisuelle. Le premier volet de ce numéro rassemble les communications couvrant plusieurs siècles, genres et questionnements. Les deux premières contributions s'intéressent aux représentations de l'altérité sous l'Ancien régime dans deux genres et sous deux aspects distincts. L'article d'Antoine Eche interroge les représentations de la mort dans l'inventaire des récits de voyages au XVIIIe siècle, au travers des relations du père Jean-Baptiste Labat, du pèlerinage au tombeau de Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville ou encore du navigateur anglais James Cook dans sa traduction française. Pour sa part, Miao Li se penche sur la question du dialogisme dans les *Lettres chinoises* du marquis d'Argens où elle décèle la volonté quasi pédagogique de rapprocher le Moi et l'Autre tout en invitant à la tolérance. La réflexion sur la littérature de l'Ancien régime se poursuit avec Tabitha Spagnolo qui s'intéresse aux revendications féministes à l'oeuvre dans les écrits de Marie de Gournay et François de la Barre entre les XVIIe et XVIIIe siècles. Laissant le siècle des Lumières derrière lui, l'article de Jean-François Richer nous plonge dans le paysage sonore de la *Comédie humaine* d'Honoré de Balzac et passe en revue les sons offerts aux yeux et aux oreilles des lecteurs. Les deux articles suivants nous font changer de période et de continent pour nous amener au Canada. L'article de Steven Urquhart s'intéresse ainsi à la mise en scène d'un "road-trip" mortel sur fond dystopique dans *Le fil des kilomètres*, roman québécois contemporain de Christian Guay-Poliquin. Pour clore ce volet littéraire et en quelque sorte anticiper sur la section suivante, l'étude de Samantha Cook analyse les représentations de l'isolement et de l'immersion française vécue par les enseignants de français en Saskatchewan dans les années 80-90 au travers du recueil de nouvelles *Là-bas dans la plaine* de Vartan Hézarán, écrivain arménien francophone installé au Canada.

La section suivante traite donc des perspectives éducatives liées à l'enseignement de la langue française, sujet qui rassemble de près ou de loin tous les intervenants de cette journée d'étude. L'étude d'Harriet Haggerty se concentre sur l'alternance codique dans la classe de FLE, tant du point de vue de l'apprenant que de l'enseignant pour en souligner l'utilité d'un point de vue pédagogique. Alfred Mulinda revient ensuite sur le choix politique de l'approche par compétences pour l'enseignement des langues en Tanzanie au début des années 2000 et de son impact sur la sélection des manuels de français à disposition des apprenants.

La troisième section de ce numéro présente des questionnements liés au contexte d'apprentissage de la langue et à son impact sur la formation identitaire des locuteurs. L'article d'Eva Lemaire expose ainsi les premiers résultats d'une expérience visant à introduire dans les classes de français en Alberta une trousse pédagogique de sensibilisation au michif, langue officielle des Métis, dans une démarche interculturelle et de réconciliation faisant suite aux appels de la Commission de vérité et de réconciliation du Canada. Pour sa part, la contribution conjointe de Francis Apasu et d'Amal Madibbo livre les résultats d'une enquête menée auprès de

ressortissants du Soudan du Sud ayant émigré au Canada, portant sur le rapport entre l'expérience vécue de la langue et la formation de l'identité des victimes de guerre.

L'honneur revient à la culture audiovisuelle de clore le numéro. L'article de Justine Huet propose une étude de la série américaine *Luke Cage* et des ses tribulations, tantôt comiques tantôt dramatiques, en terrain gaulois. Premier superhéros noir de Marvel sur *Netflix*, *Luke Cage* a deux gros bagages avec lui, linguistiques et culturels, que la VF oublie à la gare une fois passé les douanes. Les conséquences, que l'on pourrait penser anodines, s'avèrent désastreuses pour la représentation de la communauté afro-américaine. Enfin, la contribution d'Adrien Guyot interroge la situation d'un sujet francophone aux prises avec la mise en scène du souvenir, les fantasmes des origines et la prégnance du discours nostalgique à l'oeuvre dans la culture populaire anglo-saxonne contemporaine.

Nous tenons à remercier le Consul honoraire de France à Calgary, la Faculté des Arts de l'université Mount Royal, le Département d'anglais, langues et cultures de l'université Mount Royal ainsi que l'Alliance française de Calgary et l'ACFAS, dont le généreux soutien a pu rendre possible la tenue de cette journée d'étude.

Les éditeurs.